

Chapitre 5 – La bisexualité, le queer et les transpédégouines

Encore en 2024, il reste difficile de nommer les expériences bisexuelles comme telles. C'est la force du déni et de l'invisibilisation de la sexualité, et cela qu'elle que soit les milieux. En décembre 2024, le comédien et humoriste Artus fait la couverture du journal Têtu. Abordant la question de la sexualité en interview, le comédien se décrit comme un « hétéro » qui a « expérimenté beaucoup de choses sexuellement » et a « déjà eu des relations avec des mecs » (Artus, 2024). S'il déclare ne pas être « attiré par les mecs », il s'exclame pourtant deux questions plus loin : « Tom Hardy ! Lui il vient, je lui roule une énorme pelle. Il a cette masculinité, ce côté un peu bestial que je trouve attirant. » La bisexualité n'est pas nommé et l'adjectif n'est pas proposé par le journaliste qui qualifie plutôt Artus d'« hétéro curieux ». Il s'agit de l'une des manières de renvoyer des pratiques bisexuelles à de la curiosité, quelque chose de non-assumé, de passager ou de non-sérieux. Au-delà des questions d'identification et de comment les personnes choisissent de nommer et d'identifier leurs expériences et leurs désirs, ce sont pourtant bien des problématiques typiques de la bisexualité que présentent Artus : « Il faut savoir poser ton cerveau d'hétéro pour écouter ton corps, ce qui t'excite à ce moment-là. Et puis le lendemain, t'es pas obligé non plus de te prendre la tête en te demandant si t'es un bon hétéro, si t'es un peu homo... À un moment donné, dans le désir, c'est le corps qui parle, alors fais ce que tu veux ! » Qu'est-ce qu'être un mauvais hétéro, qu'être

« un peu homo » si ce n'est diverger des normes hétérosexuelles et homosexuelles exclusives ? La bisexualité se décrit et s'interroge ici clairement, sans pourtant être jamais identifiée explicitement comme un cadre valable pour aider à regarder, penser, nommer et légitimer les expériences sexuelles que le comédien décrit.

Ce tour de magie d'invisibilisation de la bisexualité n'est pas propre à un manque supposé ou réel de politisation ou de radicalité en terme de politique sexuelle, comme on pourrait peut-être le supposer à propos d'un journal plutôt mainstream tel que *Têtu* ou du milieu dit « libertin » évoqué dans l'interview. Le même processus se retrouve à l'oeuvre de manière similaire dans les milieux radicaux, anarchistes et queer. Dans l'ouvrage collectif *Queering Anarchism*, Sandra Jeppesen décrit son expérience d'« hétéro » dans un essai intitulé *Queering Heterosexuality*, autrement dit, queeriser l'hétérosexualité. Le texte passe en revue différentes manières de subvertir les normes hétéro dans les couples hétérosexuels, dans le rapport à la sexualité, au genre, à la monogamie, au mariage, aux enfants et aux amitiés. Comme pour la lecture de l'interview d'Artus, ce qui interpelle à nouveau ce sont des éléments de langage qui viennent compromettre toute possibilité d'analyse bisexuelle, alors que le binarisme hétéro/homo est bien identifié et même explicitement combattu.

La bisexualité queer impossible

Pour Steven Angelides, les efforts des théoricien·nes queer aussi bien que ceux des historien·nes lesbiennes et gays pour déconstruire la structure hétérosexualité/homosexualité n'ont pas suffisamment articulé la question de bisexualité aux questions d'identité sexuelle (Angelides, 2001i). Elle a même été, le plus souvent, tout simplement évacuée du champ de réflexion : « Des théoricien·nes comme Kosofsky Sedgwick, Diana Fuss et Lee Edelman, parmi d'autres, ont produit de nombreuses études utiles qui servent à contester les constructions hétéronormatives de la sexualité et travaillent sur l'opposition hétéro/homo jusqu'à, comme le note Fuss, atteindre un « *point d'épuisement critique* ». Malgré sa position épistémique à l'intérieur de cette opposition même, la catégorie de la bisexualité a cependant été marginalisée et effacée de manière suprenante du champ de déconstruction de la théorie queer. » (Angelides, 2001l)

Dans la plupart des écrits queer, la bisexualité est ainsi ignorée, sous- ou non-théorisée, réduite à « une note de bas de page (quand c'est le cas), une absence dans l'index, un vide » (James, 1996a). Dans *Denying Complexity : The Dismissal and Appropriation of Bisexuality in Queer, Lesbian and Gay Theory*, Christopher James souligne la « négation » de la bisexualité comme une identité sexuelle valide et pertinente à considérer dans les travaux théoriques sur la sexualité. Cette négation se traduit de plusieurs manières au sein des études queer : les textes et les cas d'études qui pourraient être interprétés comme bisexuels ou comme venant challenger des

interprétations queer, gays ou lesbiennes, sont exclus ; les traces de l'attraction pour un sexe/genre différent de la part de personnages historiques sont effacées ; les textes, les personnes et les contenus bisexuels sont récupérés en les présentant plutôt comme queer, gay ou lesbien, dans un mouvement d'appropriation et de dépossession des expériences bisexuelles ou potentiellement bisexuelles. (James, 1996b)

Or s'interroge James, pourquoi faudrait-il nécessairement produire des interprétations et des études exclusivement queer, lesbienne ou gay (par exemple, tel personnage est exclusivement gay plutôt que potentiellement gay ou bi), qui tendent à créer des antagonismes entre gays, lesbiennes, bisexuel·les et trans ? L'auteur appelle à d'avantage favoriser des interprétations multiples au sein des études queer :

Par exemple, il y a au moins un texte qui pourrait être revendiqué par les quatre groupes. [...] un roman comme celui d'Orlando de Virginia Woolf qui tord le genre pourrait être considéré comme important par les quatre communautés et comme traitant de questions spécifiques à chacune d'entre elles. Les hommes gay peuvent interpréter les premières relations d'Orlando avec l'Archiduchesse (un homme qui se travestit pour obtenir les faveurs d'Orlando) comme gay ; les lesbiennes peuvent lire Orlando comme un code pour à la fois les penchants d'Orlando pour Sasha et les penchants de Woolf pour Vita Sackville-West ; les bisexuel·les peuvent lire les relations d'Orlando avec à la fois des hommes et des femmes comme représentatives d'expériences similaires dans les vies de Woolf ou de Sackville-West ; les personnes trans peuvent voir le changement de genre d'Orlando comme la représentation

imaginaire de la transition de genre par l'autrice. (James, 1996c)

Cette évacuation de la bisexualité hors du champ queer n'est pas cantonnées aux théories et aux études queer universitaires. On la retrouve aussi dans les milieux radicaux et anarcho-queer. À rebours d'une interprétation du « queer » comme synonyme de « LGBT », les militant·es radicaux considèrent que « le queer est un territoire en tension, défini en opposition au récit dominant du patriarcat blanc-hétéro-monogame, mais aussi en affinité avec tou·te·s ceux qui sont marginalisé·e·s, exotisé·e·s et opprimé·e·s. [...] Le queer, c'est ce qui est anormal, étrange, dangereux. [...] Le queer est la cohésion de tout ce qui est en conflit avec le monde hétérosexuel capitaliste. Le queer est un rejet total du régime de la Normalité. » (Gang Mary Nardini, 2009). En ce sens, « queer » vient se joindre à une politique anticapitaliste et anarchiste, contre toute forme de pouvoir et de domination.

C'est dans ce milieu politisé anti-autoritaire qu'évolue Sandra Jeppesen lorsqu'elle y décrit son expérience d'« hétéro » dans son essai *Queering Heterosexuality*. L'autrice s'inclue dès le début du texte dans un groupe de « *non-straight identified heteros* » (des hétéros *non-straight*, c'est-à-dire non-normaux/normatifs) qui ont décidé de s'attaquer aux questions anarcho-queer en « vivant de la manière la plus queer possible » (Jeppesen, 2012a). Beaucoup d'efforts sont déployés dans le texte pour parler de queer et d'hétérosexualité, pour articuler ce que pourrait être du queer dans une vie d'hétéro. Mais ce binarisme qui se rejoue, non plus entre hétérosexualité et homosexualité, mais entre queer et hétérosexualité, recouvre

en fait des expériences bisexuelles : « la sexualité non-normative signifie, entre autre choses, que les gens bazardent les normes sexuelles, et baisent et aient des relations de longue durée avec quiconque les inspire, en faisant tout ce qui les fait kiffer sexuellement. pour moi, parfois c'est des femmes, parfois c'est des hommes. » (Jeppesen, 2012b). Le début du texte produit d'ailleurs une remarque particulièrement pertinente sur le monosexisme : « queeriser l'hétérosexualité révèle que les catégories homosexuel·le et hétérosexuel·le sont totalement inadéquates pour décrire le vaste éventail de sexualités qui nous sont disponibles une fois que l'on commence à explorer au-delà de ce qui est hétéronormatif. » [...]